

Après avoir lu le manuscrit de ce livre, Michelle m'a dit : « La réalité était bien plus tragique. » Je le sais bien. En écrivant j'ai buté plus d'une fois sur des souvenirs fermés qui ont refusé de s'ouvrir. Ma mémoire les repousse. J'ai trouvé pour les saisons chaudes plus de souvenirs que pour les saisons froides qui dureraient beaucoup plus longtemps. Des jours les plus pénibles, surtout la deuxième année, je me rappelle les matinées, non les soirées. Je me rappelle les trajets du camp au travail, mais non les retours. Je ne sais si la mémoire refuse de les évoquer ou si elle n'a rien pu enregistrer parce que j'étais trop fatiguée.

Le convoi dont je faisais partie a quitté le fort de Romainville en août 1943. Il a été immatriculé à Ravensbrück sous les numéros 22.000. J'étais le numéro 22.410.

Au bout d'un mois de quarantaine, le convoi des 22.000 a été envoyé à Neubrandebourg, à l'exception de quelques femmes, malades ou infirmes pour la plupart, qui sont restées à Ravensbrück.

Simple succursale de Ravensbrück, au nord, près de la Baltique, le camp de Neubrandebourg était un

petit camp très ordinaire. Par rapport aux grands camps, il pouvait sembler privilégié. Il n'avait pas de chambre à gaz, ni de crématoire ; il utilisait les installations de Ravensbrück. En principe, les premiers temps du moins, il était chargé de fournir une main-d'œuvre gratuite à l'usine d'aviation de Neubrandebourg. Toutes les prisonnières devaient avoir un travail fixe. Les malades et les improductives, sélectionnées pour la mort, devaient être ramenées à Ravensbrück. Les mortes aussi. Par les mêmes camions.

En revanche, la misère était encore plus profonde qu'à Ravensbrück. Les femmes qui débarquaient à Ravensbrück venaient directement de leur pays, avec leurs vêtements civils et des valises pleines. Dès leur arrivée, on leur enlevait tout, mais leurs affaires restaient dans le camp. Des prisonnières étaient chargées de les trier et de les ranger, et naturellement, malgré la surveillance, elles en profitaient, elles en faisaient profiter leurs amies, et pratiquaient un commerce clandestin fort actif. À Ravensbrück, avec des relations aux bons endroits, on pouvait quelquefois se procurer des lainages, du linge de rechange, du savon, etc. Mais les femmes qui arrivaient à Neubrandebourg étaient déjà passées par Ravensbrück ; elles sortaient de leur quarantaine les mains vides. Neubrandebourg n'avait aucune richesse, aucun stock ; l'aspect général du camp et la vie qu'on y menait s'en ressentaient durement.

J'ai gardé le vocabulaire du camp. Là-bas, les Françaises étaient en minorité. Très peu d'entre nous connaissaient l'allemand et nous n'avions jamais l'occasion de voir les mots écrits. Nous francisions les mots en les prononçant. Nous avons transformé *Kopftuch* en « coiffe-tout », *Schüssel* en « jusselle », *Nachtschicht* en « narchiste », *Schmutzstück* en « schmoustique ». Et les brutes en uniforme qui nous surveillaient, les *Aufseherinnen* étaient pour nous les « officerines », les femelles des officiers SS.

Les mots « *blokowa* » (chef de baraque), « *stubbowa* » (chef de chambrée, ou assistante de la *blokowa*), « *kolonkowa* » (chef de colonne) étaient ceux qu'employaient toutes les prisonnières.

I

RAVENSBRÜCK – OU L'INITIATION

Au début, nous étions « soufflées ». C'est le terme employé par Mitzy, lorsque la première elle retrouva la parole. Je vois encore sa tête rasée émerger d'un châlit de fer devant le mien.

– Eh bien, ça nous a soufflées ! Non ?

Nous étions arrivées la veille au soir. Par je ne sais quel privilège, nous avons fait le voyage en troisième et non en wagons à bestiaux. Nous avons été accueillies à la descente du train par des coups de bâton, des hurlements, des chiens. En nous secouant et giflant, on nous avait groupées cinq par cinq, puis poussées sur la route à coups de bâton : il fallait marcher vite, courir même. Nous avons encore tous nos bagages. Les femmes qui à Romainville avaient reçu beaucoup de colis portaient de grosses valises bourrées. Et l'on nous forçait à courir. Nous avons vu se lever devant nous des barrières semblables à

celles des passages à niveau, nous avions franchi un portail, couru encore un peu sur du sable noir ; on nous avait enfournées dans une immense salle où nous étions restées debout, haletantes, parmi nos sacs et nos ballots. Dans le mur en face de nous, il y avait deux portes. Par la porte de droite on poussait une des nôtres. Elle entraînait là avec ses valises, son manteau, sa silhouette normale de civile. On entendait des cris et des injures en allemand. Et bientôt par l'autre porte, apparaissait une femme nue, tonduë et les mains vides.

Les choses se passaient vite derrière les portes. Déposer les valises, se déshabiller en vitesse ; on vous arrachait les vêtements à mesure. Se coucher sur une table, où une femme vous maintenait pendant qu'une autre explorait du doigt tous vos orifices naturels. S'asseoir sur un tabouret pour être tonduë. Une main fourrage dans mes cheveux. Je n'ai pas été tonduë cette fois, mais au moins les trois quarts d'entre nous. Et *Raouss ! Schnell !* Et de nouveau la grande salle, où toutes celles qui n'étaient pas encore passées vous regardaient avec des yeux ahuris.

Un bout de savon, une serviette grande comme un mouchoir, la douche, et l'on défile nues et à toute vitesse devant des femmes aux cris démoniaques qui vous lancent à la figure un pantalon gris, à gros cordons, une chemise grise, une robe rayée, deux galoches dépareillées. On enfille cela, *schnell ! schnell !* Les gifles tombent, les injures jaillissent. Et de nou-

veau, cinq par cinq, on nous emmène, dehors, *schnell ! schnell !* Nous filons, *schnell !* traînant nos galoches sur le sable noir. Une baraque verte. Un immense dortoir plein de châlits de fer à trois étages montant jusqu'au plafond. C'est à peine si l'on peut passer entre les rangées de châlits. Une voix furieuse nous crie de nous coucher. On entend quelques sanglots. Mais longtemps encore personne ne parle.

Je crois que l'un des premiers chocs, après les coups et les chiens de l'arrivée, c'est d'être tonduë. Et pour celles qui ne sont pas tonduës cette fois-là, c'est de voir la tête des autres. Tonduës, douchées, battues, bousculées, fourrées dans cette robe rayée sans ceinture, toujours trop grande ou trop petite, elles étaient méconnaissables. Pour beaucoup de celles qui à Romainville étaient encore coquettes, se maquillaient et se frisaient, c'était déjà presque un trépas. Il n'y avait pas de miroir, mais il y avait les vitres, et ce froid autour de la tête, et ce vide, et le regard des autres.

Peu à peu, des conversations s'amorçaient entre les châlits. Déjà même des bobards circulaient. « Heureusement les nouvelles sont excellentes. Nous serons vite chez nous. Nous aurons fait une expérience curieuse à raconter... » Mais l'idée de reparaître en France le crâne tondu brouillait un peu les choses. Personne n'imaginait que les cheveux auraient dix fois le temps de repousser, d'être retondu, et de repousser encore avant le moment du retour... Et l'on se donnait des conseils :

– Tu porteras un joli foulard noué en turban... ça t’ira très bien.

Le second choc nous attendait à l’heure de la soupe. La « stubowa » – notre chef et gardienne – nous a crié de faire nos lits et de venir au réfectoire. Il y avait quelques tables et des tabourets de bois blanc, mais pas assez pour nous toutes. Nous étions trois sur deux tabourets. Nous avons reçu chacune une grosse gamelle de soupe à la betterave. Le jus était chaud et réconfortant, mais les betteraves mal cuites et mêlées de terre étaient immangeables pour la plupart d’entre nous. Soudain, à la porte du réfectoire, est apparue une sorte de bohémienne. Décharnée, la peau brunâtre, les yeux fous, la tête enturbannée de chiffons sales, bras et jambes entourés de bandelettes en papier, déchirées et tachées de pus, elle tendait vers nous une gamelle vide en glapissant des phrases incompréhensibles. Une autre romanichelle est venue se placer auprès d’elle, puis une autre et bientôt tout un attroupement. Celles qui n’avaient pas de bandages laissaient voir des plaies répugnantes. La « stubowa » leur criait de ne pas approcher davantage. Mais elles tendaient leurs gamelles en vociférant encore plus fort. Nous pensions que c’étaient des lépreuses, ou pour le moins des syphilitiques avancées. Et comme la « stubowa » nous criait : « Mesdames, si vous trouvez la soupe mauvaise, celles-ci la mangeront volontiers ! », une de notre convoi s’approcha d’elle, et

lui dit à voix basse, pour ne pas vexer les pauvres créatures au cas où elles comprendraient le français :

– Mais enfin, Madame, ces femmes sont sûrement contagieuses. On ne devrait pas les laisser venir si près de nous.

La « stubowa » ricana :

– Mesdames, ces femmes ne sont pas malades, elles sont plus anciennes ici, voilà tout.

Nous avons versé nos restes de soupe dans les gamelles de ces mendiantes. Nous les avons regardées prendre avec leurs doigts les betteraves, dévorer tout, essuyer la gamelle avec les doigts, et la tendre de nouveau... Mais nous sommes restées persuadées que la « stubowa » voulait nous faire peur. D’ailleurs, cette femme avait des yeux de folle.

Et comme la salle des lavabos située au milieu de la baraque était commune à ces lépreuses et à nous, nous essuyions les robinets avant de les toucher de nos mains, écœurées à l’idée qu’elles les avaient touchés avant nous. Ces êtres hideux et sales semblaient si loin de nous, si peu humains, que nous avions à ce moment plus de dégoût que de pitié.

Quelques jours après, à une fenêtre du dortoir, deux silhouettes maigres sont venues appeler quelques noms... C’étaient deux Françaises qui avaient quitté Romainville deux mois avant nous – mais il était difficile de les reconnaître : leur visage, leur allure, tout avait tellement changé.

Une dizaine de femmes leur posaient des questions, toutes à la fois :

– Mais que vous est-il arrivé ? Avez-vous été malades ? Comment se fait-il que le moral soit si mauvais ici ? Est-ce que les conditions sont pires qu'à Romainville ?

J'étais trop loin pour comprendre les réponses. Mais celles qui avaient entendu et vu de près les deux visiteuses en étaient toutes bouleversées. Et peu à peu les nouvelles gagnaient le fin fond du dortoir.

– Il paraît que les conditions ici sont bien pires qu'à Romainville... Il paraît que c'est terrible ici.

– Mais terrible, quoi ? la discipline ?

– Oui, et puis tout...

Mais comme nous jacassions dans le dortoir, la « stubowa » cria :

– *Rühe !* Mesdames, les chiens ici sont dressés à entrer par les fenêtres, quand il y a trop de bruit...

Les chiens, nous les avons déjà vus de trop près à la descente du train. Nous pensions toujours que la « stubowa » avait simplement mauvais moral, mais nous commençons à être inquiètes.

L'initiation commençait à peine.

Une des nôtres avait mal à la gorge ; elle est allée demander à la « stubowa » si l'on ne pourrait pas lui donner quelque chose... La « stubowa » grimpa sur un tabouret et répondit en s'adressant à nous toutes :

– Mesdames, ici, je vous conseille de ne pas être malades... Et si vous l'êtes, ne le dites pas.

– Mais il y a bien une infirmerie ?

– Oui, Mesdames... il y a le *Revier*. Mais personne ici ne souhaite aller au *Revier*. Ici, même quand on a 40° de fièvre, il vaut mieux aller travailler que d'aller au *Revier*. Vous comprenez, Mesdames ?

Non, nous ne voulions pas comprendre. En France, on avait déjà entendu parler des camps, mais je n'imaginai rien de la réalité. Et pourtant, au moment où notre convoi allait quitter Romainville, j'avais trouvé, couchée dans son sang, derrière les cabinets, une de nos camarades, qui devait connaître la question mieux que moi et qui avait préféré se tuer d'avance.

Pour le moment nous étions en quarantaine, dispensées de tout travail, enfermées dans la baraque toute la journée. Une fois nos lits faits, nous nous installions dans le réfectoire, bien serrées sur les tabourets, autour des tables. Et nous n'avions rien à faire. Nous nous racontions l'une à l'autre des aventures de notre vie, des livres ou des films. Celles qui savaient des chansons les chantaient. Sissy chantait la « Chanson de Solveig ». Chantal chantait d'une grosse voix : « Corbleu Marion ! » Denise, toute ronde et rouge, chantait des chansons que lui avaient apprises les étudiants polonais de Grenoble :

« *Czerwone jabluszko !
Ja Ci buzi dam,
Ty mi buzi dasz...* »

Je ne sais comment j'avais déjà réussi à avoir du

papier et un bout de crayon, mais j'écrivais des poèmes. Sur mes amours lointaines, le ciel du Levant, les pins aux troncs roses qu'on apercevait au-dessus des murs de Ravensbrück. Et des poèmes burlesques pour amuser les autres. Nous vivions ainsi de rêves et de chansons, donnant nos betteraves aux lépreuses d'à-côté. Mais surtout nous vivions de bobards. En août et septembre 1943, les bobards étaient merveilleux, de source sûre et garantis officiels. Les Alliés escaladaient rapidement la botte italienne. Sur les côtes de la Manche, ils avaient déjà débarqué, on savait le lieu et la date. Et un jour – un jour déchirant – la « blokowa », une artiste hollandaise, est venue nous annoncer que l'Italie avait capitulé. On signait l'armistice. La guerre était finie. Et la « blokowa » nous a dit d'une voix brisée, les larmes aux yeux :

– Fermez toutes les fenêtres : je vous permets de chanter « La Marseillaise ».

Mais, quelques jours plus tard, la « stubowa » monta sur un tabouret, cria « *Rübe !* » et dit que nous allions partir en convoi. Où ? Est-ce que ce serait mieux ou pire que Ravensbrück ? La « stubowa » n'en savait rien, elle haussa les épaules et répondit :

– Mesdames, ici, quand il y a un changement, c'est toujours pire.

Et dignement, elle descendit du tabouret.

Dans l'après-midi, on nous a fait sortir de la baraque, rangées cinq par cinq, giflées, secouées, comptées, recomptées, et emmenées, *schnell, schnell,*

jusqu'à la cour du *Revier*. Là, nous avons attendu toutes nues, pendant des heures, les médecins allemands qui devaient venir nous examiner. Pendant cette longue attente, l'indifférence des autres prisonnières montrait bien que le spectacle de quelques centaines de femmes nues, et rangées cinq par cinq, n'avait rien d'insolite à Ravensbrück. Mais pour nous, la vue des autres était encore une énigme. Il y avait deux sortes de prisonnières : les unes, qui généralement portaient un brassard rouge, marchaient à grands pas, semblaient propres et avaient encore de la chair. Les autres, pareilles, à nos voisines de baraque, se traînaient, la tête basse, le dos courbé, les jambes creusées de plaies dégoûtantes. Au fond, je pensais que dans leur vie civile ces femmes devaient être des malades, ou encore des mendigotes triant les chiffons ou tendant la main au bord de la route.

Cette fois-là, nous sommes restées onze heures debout immobiles sans manger. Les médecins ont examiné nos mains et nos dents. On nous a distribué de nouvelles robes pareilles aux premières et des foulards blancs pour la tête – des *Kopftuchen* – qui pour les Françaises sont aussitôt devenues des « coiffes-tout ». Et l'on nous a poussées cinq par cinq hors du camp à toute vitesse, en criant et frappant. Nous avons couru, *schnell, schnell !* sur les pavés de la route. Et toujours courant nous sommes arrivées à la gare, où l'on nous a enfournées, *schnell* et *Schweinebunde*, dans des wagons à bestiaux.